

RÉFORME LITURGIQUE ET RENOUVEAU BIBLIQUE

EN inaugurant le 13 novembre dernier la phase préparatoire au second Concile du Vatican, S. S. le pape Jean XXIII en a défini les buts avec une clarté et une précision que d'aucuns auront peut-être été tentés de juger audacieuse :

L'œuvre du prochain Concile œcuménique est vraiment toute conçue pour rendre leur splendeur, sur le visage de l'Église du Christ, aux traits les plus simples et les plus purs de ses origines, pour la présenter telle que son divin Fondateur la créa : sans taches et sans rides¹.

Il y a dans ce magnifique langage un accent nouveau. L'appel à « l'Église primitive » a tant de fois retenti dans les siècles qui précédèrent la Réforme pour justifier la sécession qu'il en était devenu, depuis le Concile de Trente, presque suspect. Le voici rendu à son véritable sens par le Pasteur suprême de l'Église :

Ce que le Concile se propose... c'est de faire un temps de pause autour d'Elle pour rechercher dans une étude affectueuse les traits de sa jeunesse la plus ardente et les recomposer, de façon à révéler sa force conquérante sur les esprits modernes, tentés et compromis par les fausses théories du Prince de ce monde².

Ainsi donc, il ne s'agit ni d'un repli nostalgique et stérile sur un passé révolu, ni d'une méconnaissance des développements survenus au cours d'une évolution nécessaire, mais d'un renouvellement de l'Église dans sa ferveur et sa simplicité originelles, en vue d'une adaptation plus vraie aux exigences actuelles du message. Ni archéologisme, ni narcissisme, mais rajeunissement.

1. D'après le texte français publié dans la *Documentation catholique*, t. LVII, n° 1341, du 4 déc. 1960, col. 1474.

2. Cf. *Doc. cath.*, *loc. cit.*, col. 1475.

Le recueillement ainsi proposé est certes une exigence constante de la vie de l'Église, car il conditionne sa vitalité. Mais il s'impose avec d'autant plus d'urgence que les transformations du monde auquel elle doit faire face sont plus profondes.

A cet égard, Jean XXIII n'hésite pas à reconnaître au futur Concile un caractère tout à fait particulier et, en un sens, absolument neuf par rapport à ses devanciers :

Les Conciles œcuméniques du passé ont répondu surtout à des préoccupations d'exactitude doctrinale, diverses et importantes, concernant la *lex credendi*, à mesure que des hérésies et des erreurs tentaient de pénétrer dans l'Église ancienne, en Orient et en Occident ... (ou encore à) la préoccupation ... de raffermir ou de diriger des consciences troublées en présence d'événements de caractère religieux et politique en divers pays et en diverses circonstances... A l'époque moderne, dans un monde dont la physionomie a profondément changé ..., dans l'oubli ... des principes ... qui caractérisaient ... la civilisation chrétienne à travers les siècles, plus que tel ou tel point de doctrine ou de discipline qu'il faudrait ramener aux sources pures de la Révélation et de la Tradition, il s'agit de remettre en valeur, et dans toute sa lumière, la substance même de la pensée et de la vie humaine et chrétienne, dont l'Église est dépositaire et maîtresse pour les siècles³.

Il semble donc qu'aux yeux du Pape, l'Église de notre temps se trouve pour la première fois replacée, à certains égards tout au moins, dans des circonstances voisines de celles de ses origines. Ce fait exceptionnel exige d'elle un effort sans précédent de « ressourcement ». Il s'agit pour elle de se replonger aux sources mêmes de son message, pour en ressaisir, comme en un faisceau vivant, les virtualités natives, auxquelles elle dut jadis son extraordinaire puissance d'expansion dans un monde farouchement hostile. Il lui faut revivre ce message comme message, c'est-à-dire, non pas tant comme un corps complexe de doctrines bien arrêtées et proposées à des intelligences auxquelles elles sont déjà familières, que comme une Parole de feu adressée par Quelqu'un à d'autres « quelqu'un », par Celui qui fait vivre et mourir, aux morts et aux vivants. Ce retour aux sources de son Esprit doit aiguïser en elle la pointe vive de cette divine Parole dont elle percera ces cœurs endurcis, en même temps qu'elle lui fera retrouver la faille, en eux, par où elle les rejoindra. Embrassant désormais le message dans toute sa hauteur, par ce regard en arrière, elle s'y soumettra avec plus d'amour encore,

3. Audience solennelle des membres des Commissions et des Secrétariats au Concile, du 14 novembre 1960, d'après le texte français de la *Doc. cath.*, t. LVII, n° 1341, col. 1479-1480.

plus d'humilité; plus vigilante à ne pas s'y substituer, elle ne s'en identifiera que mieux avec lui aux yeux des générations à venir.

Cette perspective absolument nouvelle dans laquelle le Pape situe de la sorte l'action du futur Concile commande évidemment toute réflexion sur ces « sources » essentielles, auxquelles il convie l'Église à se retremper. Dans une toute récente allocution aux prédicateurs de Carême à Rome, il les a une fois de plus clairement nommées :

L'étude des Livres Saints, dans l'harmonie de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que la connaissance des Pères, de la Liturgie et du Magistère pontifical vaut aussi bien pour les fidèles, qui ont le devoir de s'instruire dans la foi, que pour les prêtres en tout temps⁴.

Mis à part le Magistère, sur lequel les derniers siècles se sont particulièrement penchés, la Bible, les Pères et la Liturgie, qui sont ainsi mis en vedette, constituent précisément les trois foyers du grand mouvement de renouvellement qui se dessine dans le monde chrétien et dont un écrivain protestant a dit récemment qu'il serait, s'il réussissait, l'événement le plus considérable survenu depuis le 4^e siècle⁵. On peut penser qu'en les recommandant sans relâche depuis son avènement le Pape ne leur attribue pas une moindre importance. Bible d'une part, Liturgie et Pères d'autre part, sont si étroitement solidaires qu'il importe de les considérer ensemble et selon l'harmonie où les a situés la Tradition primitive de l'Église, si l'on veut faire le point de leur actuel développement, à la veille du Concile ainsi mandaté pour les orienter et les parfaire.

I. — BIBLE ET LITURGIE DANS LA TRADITION PRIMITIVE

En deux endroits de l'*Apologie*⁶ qu'il écrivit à Rome vers le milieu du second siècle, le futur martyr saint Justin nous a laissé la description la plus ancienne que nous possédions de la liturgie eucharistique primitive. A dix-sept siècles de distance, ces textes sont demeurés si vivants qu'ils permettent de se rendre compte de façon saisissante, non seulement des divers

4. Audience du 13 février 1961, d'après la *Doc. cath.*, t. LVIII, n° 1347, col. 290.

5. ROGER SCHUTZ, *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, Les Presses de Taizé, 1960, p. 19.

6. I *Apologie*, c. 6 et 65. La *Didachè* est de date incertaine et représente une tradition particulière.

« moments » de la réunion, de ses acteurs et de leurs actes respectifs, mais encore du climat de ferveur et de simplicité fraternelle qui y régnait. On ne peut donc mieux faire pour repenser les liens qui unissent Bible et Liturgie que de prendre comme base de réflexion ce témoignage capital :

Le jour du soleil, tous ceux qui habitent les villes ou les champs se réunissent en un même lieu. On lit, autant que le temps le permet, les mémoires des apôtres ou les écrits des prophètes. Puis le lecteur s'arrête et le président prend la parole pour faire une exhortation et inciter à suivre les beaux exemples qui viennent d'être cités. Tous se lèvent ensuite et l'on fait des prières. Enfin, comme nous l'avons déjà décrit, la prière étant terminée, on apporte du pain, du vin et de l'eau; le président prie et rend grâces aussi longtemps qu'il peut; le peuple répond par l'acclamation *Amen*. On distribue à chacun sa part des éléments bénis et l'on envoie la leur aux absents par le ministère des diacres⁷.

Notons tout d'abord les circonstances. La réunion a lieu le dimanche, marquant ainsi son lien avec la résurrection du Seigneur. Elle est unique, car elle groupe en un point donné tous les chrétiens appartenant à une même communauté géographique et humaine. C'est une *assemblée*, aussi plénière que possible — ceux qui n'ont pu se libérer ne seront pas oubliés — d'hommes et de femmes qui se connaissent, et qui se rencontrent dans une même ferveur, en vue des mêmes espérances, en affrontant les mêmes dangers. Un lien profondément humain les unit du fait de la fusion qu'opère entre eux le « mystère » d'une même foi. En quelque lieu qu'ils soient, ils savent, à ce moment surtout, que d'autres de leurs « frères » connus ou inconnus, sont réunis comme eux par le monde entier, pour entendre le même enseignement et accomplir les mêmes gestes. Ainsi donc, aucun des groupes ainsi établis ne constitue une assemblée ou « Église » proprement distincte, mais en chacun se manifeste localement l'unique Église universelle. Celle-ci touche terre, si l'on peut dire, en tel ou tel lieu, sans pour autant se fractionner, tout comme le Christ qui revient vers elle est unique et tout entier, en tout lieu où sont réunis ses fidèles.

Tel est le climat, fait de vérité quotidienne et de ferveur mystérieuse, de simplicité humaine et de vie secrète. Il fait bon vivre ces heures où l'on se sent d'autant mieux entre soi qu'on a rompu tout lien profond avec un monde hostile et soupçonneux. A ce moment, le Royaume attendu est là, anticipativement,

7. I *Apologie*, 6, d'après la traduction de L. DUCHESNE, *Origines du Culte chrétien*, 4^e éd., Paris, 1908, p. 50.

et l'on y vit déjà le « genre de vie des Cieux⁸ ». Rien ne ressemble moins aux rassemblements que provoquent les spectacles de la cité romaine ou l'assistance aux cérémonies rituelles du culte officiel. Chacun se sent ici chez soi; chacun, à sa place, a intensément conscience d'apporter quelque chose aux autres, de participer à l'action commune. Tous, même les plus humbles, entendent le langage de tous, tous savent ce dont on parle, et si tous ne comprennent pas avec la même plénitude ce qui se dit, aucun n'ignore que la Parole entendue illumine, alors même qu'elle dépasse nécessairement l'entendement. Assemblée humaine donc, vivante et faite d'échanges directs, mais assemblée sacrée néanmoins, pénétrée du sentiment qu'en elle s'accomplit un mystère.

On s'en aperçoit mieux encore en abordant l'« ordre du jour » de la réunion. Une même harmonie entre le sens du contact humain et celui du sacré y préside.

Car le désordre en est proscrit; une ordonnance en trois temps : lectures, prières et conclusion eucharistique, la règle universellement. On a pu démontrer avec vraisemblance que cette ordonnance est calquée sur celle des réunions synagogales. Mais elle fut surtout dictée par la nature des choses. Ces hommes et ces femmes sont réunis là pour s'entretenir de leurs espérances, pour les hâter et déjà s'en nourrir. Il s'agit d'un message de Dieu, d'une « nouvelle⁹ » vraiment prodigieuse; la première chose à faire est de réentendre cette « bonne annonce¹⁰ », de s'en pénétrer, d'en scruter les termes, d'en approfondir les richesses pour les faire passer dans sa vie et les répandre.

Sur ces lectures, Justin semble être témoin d'un ordre primitif qui donnait peut-être aux textes évangéliques la première place. Car c'est d'eux essentiellement qu'il est question sous le nom de « Mémoires des Apôtres¹¹ ». Ces « mémoires » avaient fixé par écrit la toute première prédication sur Jésus, faite par ses témoins directs : la « catéchèse apostolique ». Or connaître Jésus, c'était bien le point de départ de tout; en lisant ces récits, on prolongeait ce témoignage de base; on renouvelait aussi le premier choc, qui avait amené la plupart à la conversion.

8. Cf. *Phil.*, 3, 20.

9. C'est ce que saint Paul appelle le « *Kèrygme* » : une proclamation solennelle par la voix du héraut.

10. Sens étymologique du mot « évangile ».

11. Une génération avant Justin, un des plus anciens écrivains ecclésiastiques, Papias de Hiérapolis, caractérise également l'évangile de Marc comme des « Mémoires » de la prédication de Pierre rédigés par Marc son interprète (cf. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, III, XXXIX, 15; éd. Bardy, *Sources Chrétiennes*, 31, Paris, Cerf, 1952, p. 156).

Pourtant ce premier contact avec Jésus ne laissait pas de provoquer bien vite de nombreuses difficultés. Tout rejeté qu'il eût été par son peuple, Jésus, lui, ne l'avait jamais renié. Non seulement il avait parlé sa langue et adopté sa manière de vivre jusque dans les formes les plus particulières de son génie national, mais il avait délibérément situé son message dans le cadre de l'histoire d'Israël et présenté sa propre doctrine comme l'aboutissement suprême de la foi juive. Or, avant leur rencontre avec Jésus, les candidats païens à la foi chrétienne n'avaient généralement entendu parler de la Judée que comme d'une marche semi-barbare de l'empire, patrie écrasée d'un peuple étrange. De leurs rares contacts avec les membres de ce peuple dispersés dans l'empire, où ils vivaient groupés en colonies fermées à l'écart de la vie romaine, ils n'avaient le plus souvent gardé qu'une impression assez irritante de dépaysement. Rien n'était en effet plus éloigné des mœurs et des formes de sensibilité du monde gréco-latin que le *way of life* juif. Plus encore que les idées religieuses elles-mêmes, dont l'élévation monothéiste n'était pas sans exercer quelque attrait sur l'élite païenne, mais qui paraissaient trop austères et rebutantes aux foules, les formes littéraires où ces idées étaient coulées, la dialectique imprévue qui présidait à leur exposition, les images employées et les traits de mœurs rapportés, tout, ou presque tout, heurtait de front les jugements de valeur et les critères esthétiques qui constituaient le fond de la civilisation antique. Il n'était pas besoin d'être un lettré pour éprouver ce malaise : moins réfléchis, les préjugés des masses n'en étaient que plus violents et plus difficilement surmontables.

Dans de telles conditions, il était impossible de prêcher Jésus sans enseigner l'Ancien Testament. Aux superstitions du polythéisme, il fallait opposer le Décalogue du Dieu unique, au ritualisme et à la corruption des mœurs païennes, la morale spirituelle des Prophètes. Alors même qu'il entreprenait de libérer les néophytes issus du paganisme des observances et coutumes juives, saint Paul n'avait rien de plus pressé que de leur apprendre à reconnaître en Jésus le terme de la Loi et la réalisation des promesses prophétiques : nul mieux que lui ne savait à quel point le fait chrétien n'était percevable que dans le cadre du phénomène juif. Dès lors la conversion à la foi chrétienne se doublait pratiquement pour tout candidat non juif d'une autre conversion, bien plus difficile parfois, à l'héritage spirituel d'Israël¹². Sur une foule de points, qui n'étaient pas

12. C'est un fait significatif que, au moins pour trois convertis célèbres du 2^e siècle, Justin, Théophile d'Antioche et Tatien, la

tous d'ordre strictement religieux ou moral, il lui fallait réviser de fond en comble sa façon de penser, d'agir et même de sentir, pour adopter une mentalité nouvelle, plus conforme à celle des hommes que Dieu lui-même s'était chargé d'éduquer en vue de l'avènement de son Fils.

Un tel programme réclamait, il va sans dire, un immense effort de la part des convertis. Ce fut l'objectif premier de l'Église des premiers siècles que de les y aider. On s'est souvent étonné de la préférence accordée à l'Ancien Testament par beaucoup de Pères dans leurs prédications, et notamment par les « apologistes » du second siècle. Ceux-ci vont même parfois jusqu'à omettre systématiquement toute référence précise à la personne de Jésus comme aux croyances issues de sa vie et de son enseignement¹³. L'explication de ce fait est à chercher dans une intense conviction qu'avait l'Église de ne pouvoir détacher le message chrétien de ses fondements juifs, et de devoir en conséquence soumettre ses adeptes à une « refonte » totale de leur conception sur l'homme et le monde, en fonction des vues bibliques. Loin de considérer l'Ancien Testament comme une base de départ toute provisoire, choisie par Dieu à cause de ses imperfections mêmes pour mieux révéler, en contraste, la transcendance du Nouveau, les Pères y ont vu une première et essentielle étape, toujours actuelle, de la Révélation, ayant pour but, non seulement de mettre en place les structures humaines destinées à assurer la réalisation de la Promesse, mais encore et surtout d'amorcer positivement cette réalisation, en dirigeant vers son Objet pressenti un réseau convergent de révélations partielles. Bien plus, dans les livres sacrés du peuple juif, c'est déjà le Christ, Logos éternel, qui descend vers les hommes, voilant sa Parole sous les mots humains que son Esprit inspire, avant de paraître en personne. Ainsi, le mystère chrétien du Nouveau Testament est déjà tout entier présent et agissant dans l'Ancien, quoique caché, et comme en gestation vivante, en vue de sa pleine manifestation à ceux qui croiront en Jésus. L'interprétation « spirituelle » de la Bible n'est donc pas chez les Pères, comme on l'a dit parfois, un expédient inventé par eux pour échapper aux problèmes historiques et littéraires qu'ils n'étaient pas en mesure de résoudre. Ils la tiennent au contraire comme la seule authentique, car elle n'est rien d'autre à leurs yeux que la relecture

lecture des « Prophètes » jointe à la rencontre du fait-Jésus, ait été déterminante.

13. Cf. par exemple THÉOPHILE D'ANTIOCHE, dans ses *Trois livres à Autolycus*, et les réflexions de G. BARDY, son éditeur dans la Coll. *Sources Chrétiennes*, 20, p. 45 et pp. 42-43 où il cite le P. Lebreton.

objective d'un message prophétique — et donc historique — à la lumière de sa réalisation. Leur foi, ardente, totale, dans l'Écriture, s'identifie avec leur foi au Christ. Pour eux le christianisme n'est en somme rien d'autre qu'une transfiguration de la religion d'Israël par la révélation de la gloire du Christ, qui déjà l'habitait secrètement¹⁴.

Il est tout à fait nécessaire de bien se pénétrer de ceci si l'on veut comprendre la place occupée par l'Écriture dans les Assemblées des premiers siècles. Car l'activité des écrivains chrétiens avait surtout en vue les sympathisants du dehors; c'est au-dedans d'elle-même, dans ses réunions liturgiques, que l'Église s'attachait avant tout à faire l'éducation biblique de ses membres.

D'abord pour des raisons d'ordre pratique. Le programme était immense. Après les « Mémoires des Apôtres », Justin mentionne « les Prophètes ». Il ne s'agit sûrement pas des seuls oracles prophétiques, mais encore des « Histoires¹⁵ » que déjà le Canon juif palestinien adjoignait à ceux-ci dans un même recueil. La loi, autrement dit le Pentateuque, s'y rattachait tout naturellement. Il n'est même pas exclu que Justin ne songe encore au reste du Nouveau Testament, notamment aux lettres de saint Paul et à l'Apocalypse, où l'on reconnaissait les effets de la recrudescence prophétique qui avait caractérisé la première diffusion du message¹⁶. Bref, ce n'était pas un livre mais une bibliothèque qu'on proposait à l'étude des néophytes. Or, les manuscrits étaient coûteux, et les illettrés n'étaient pas rares parmi les pauvres gens qui constituaient la majeure partie des communautés.

D'autre part — et ceci dut jouer bien davantage — l'Église jugeait impossible de laisser à chacun le soin de s'initier à une littérature aussi vaste et aussi déconcertante pour le profane. Car il ne suffisait pas de lire : on vient de le rappeler, une optique nouvelle, celle du fait-Jésus, commandait nécessairement cette lecture, pour tout croyant. Il fallait y être introduit, entraîné, formé dans l'Esprit du Christ, par des lectures incessantes, judicieusement choisies et rapprochées les unes des autres pour qu'elles s'éclairassent mutuellement; un commentaire autorisé

14. On veut caractériser ici l'orientation fondamentale de l'exégèse patristique, prise dans son ensemble, sans nier que telle ou telle école particulière, surtout celle d'Alexandrie, ait subi certaines influences de la philosophie et de l'herméneutique païennes, dont les effets n'ont d'ailleurs pas toujours été heureux, sur Origène notamment.

15. Ce sont nos « Livres historiques », de *Josué* aux *Chroniques*.

16. Sur le sens très général du nom de « Prophète » chez les Apologistes, cf. G. BARDY, *op. cit.*, p. 88, note 1.

s'imposait aussi qui soulignât cette orientation, et en dégagât les implications. Tout de suite après les lectures, Justin mentionne précisément l'homélie du « président », qui portait toujours — il le souligne explicitement — sur les textes lus. Sans doute Justin schématise-t-il un peu, d'ailleurs, car il est fort probable que souvent, comme on le voit faire plus tard, d'autres membres de l'Assemblée parmi ses « anciens » avaient été auparavant invités à commenter brièvement chacun de ces textes. Il s'agissait donc d'une initiation de « style oral » et collective, comme il convenait à une communauté vivante et unie.

Mais c'est surtout l'objet même de cette initiation qui commandait la méthode. Justin donne pour thème à l'homélie l'« exhortation à suivre les beaux exemples cités ». On sait d'autre part, quoique Justin n'en parle pas, que très probablement dès les origines, chaque lecture était accompagnée, comme dans les synagogues, du chant d'un psaume et d'un moment de prière silencieuse. Il ne s'agissait donc ni d'un cours d'histoire à entendre, ni même d'une leçon de morale à méditer, mais d'une Parole de vie à recevoir, à vivre. Or, on l'a vu, l'Écriture n'était rien d'autre, tout entière, que la Parole du Christ; elle était le Christ-Parole; et Jésus avait dit : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux¹⁷. » Pour que la Bible fût vraiment et pleinement message du Christ, il fallait donc qu'elle fût prononcée dans l'assemblée croyante et priante des élus. A elle seule, cette lecture en Église constituait une anticipation de la parousie, une « invocation » (au sens étymologique et sacré) du Verbe, ainsi prononcé avant d'être incarné; elle était déjà une communion personnelle au Christ.

Le lien profond qui unissait cette première partie aux deux suivantes apparaît ainsi clairement.

En fait, elle constituait à elle seule presque toute la réunion, la Prière fraternelle qui venait ensuite et l'Eucharistie du président faisant presque figure de conclusion. Le nombre, le choix et l'étendue des lectures étaient laissés au jugement du président, mais elles étaient certainement nombreuses, comme en font foi les douze leçons de l'ancien Vigile pascale (aujourd'hui ramenées à quatre) qui sont l'unique vestige parvenu jusqu'à nous de l'antique disposition de la liturgie dominicale. Encore aux 4^e-5^e siècles, les messes des samedis des Quatre-Temps attestent six lectures, qui devaient être primitivement plus longues. En tout cas, il semble bien que le minimum prévu ait été durant longtemps de trois lectures, la première étant obligatoirement tirée de l'Ancien Testament, la seconde de l'Apôtre, et la troi-

17. Cf. *Matth.*, 18, 19-20.

sième des évangiles. Quant à l'exhortation, les homélies des Pères, et notamment celles de saint Augustin, laissent voir que l'orateur pouvait assez habituellement parler près d'une heure sans lasser ses auditeurs, à une époque où l'on était déjà loin de la ferveur des origines. De plus, les psaumes choisis pour transposer en prière la leçon de ces lectures, et qui sont devenus nos « graduels » — après l'ancienne première lecture — et nos « Traits » ou « Alleluia » — après la seconde — étaient d'ordinaire chantés en entier, comme ils le sont encore à quelques messes du Carême. Dans ces conditions l'idée ne serait venue à personne de baptiser cette première partie « avant-messe », « préparation » ou même « liturgie des catéchumènes », comme le font nos meilleurs missels. Si c'était bien la seule partie à laquelle fussent admis les catéchumènes, elle n'en était pas moins destinée aussi et même avant tout, aux fidèles. Car si pour les premiers elle n'avait encore qu'une efficacité externe de préparation — intellectuelle, morale et spirituelle — à l'illumination baptismale, pour les seconds elle était déjà sacrifice de louange et communion au Verbe.

Dès lors, après cette longue et progressive « mise en condition » pneumatique¹⁸, la réunion pouvait prendre un rythme beaucoup plus rapide.

Tout d'abord, saisie par la grandeur du Dessein de Dieu, que sa Parole venait de remettre sous les yeux de tous, l'assemblée éclatait en ardentes prières pour que la réalisation — déjà commencée — de ce Dessein soit hâtée et s'accomplisse sur tous les hommes, dont on énumérait les catégories et les besoins. De ce « moment » déjà solennel, il n'est malheureusement resté dans la liturgie latine que les grandes supplications du Vendredi Saint, et aussi, quoique écourtée et transportée au début de la Messe, la litanie du *Kyrie eleison*. C'était ici, soulignée par le baiser de paix¹⁹, la véritable préparation au sacrifice.

Puis un grand silence s'instaurait, tandis qu'on apportait du pain et du vin. A ce moment l'assemblée prenait intensément conscience que sa prière était exaucée, et que déjà, en elle, le Royaume allait descendre sur terre; que le Christ, à son appel, revenait de façon tangible vers elle. Il n'y avait plus place dès lors que pour la jubilation de l'action de grâces, durant laquelle, par un irrésistible mouvement de réponse du Christ à l'élan des siens, le Mystère allait s'achever. Ce Mystère, aucune puissance

18. De « pneuma », souffle, nom de l'Esprit-Saint; l'adjectif « spirituel » en français a dévié de son sens primitif chrétien.

19. Ce détail est attesté par JUSTIN dans sa seconde description, I *Apologie*, 65.

terrestre ne pouvait l'opérer. C'était le Christ en personne par l'organe de son représentant consacré, qui l'accomplissait. On ne pouvait plus entendre que sa seule voix.

Car c'est vraiment l' « état d'Esprit » et la Parole de Jésus qui habitent désormais le président, lorsque, par une prière improvisée selon le rythme même des « bénédictions » chères à l'Ancien Testament²⁰, il déroule une dernière fois l'immense fresque de l'amour du Père s'en venant vers les hommes, depuis la création du monde, et tout au long de l'histoire du peuple élu, jusqu'au moment où Jésus prit du pain... Ce « rappel²¹ » de la divine bienveillance était du même coup un appel pour le présent, immédiatement entendu. Par la puissance de son Esprit, le Seigneur livrait à nouveau sa chair et son sang pour tous les hommes et hâtait l'heure de son retour en en nourrissant les siens. Chacun marquait son consentement par l'*Amen* final et en prenant sa part du don divin. Puis aussitôt, dans un silence absolu, l'assemblée, comme foudroyée, se séparait²².

Ce dénouement, rapide si l'on tient compte de la longueur de la réunion (elle ne devait sans doute jamais prendre moins de deux heures), souligne encore son unité de mouvement intérieur.

En fait, d'un bout à l'autre, une seule chose compte : le Christ. Tout ce qui se dit et se fait n'a qu'un sens : Le rejoindre. Si l'on s'attarde d'abord longuement à sa Parole, ce n'est pas seulement pour s'en instruire, c'est pour l'entendre, lui, et l'entendant, ne faire qu'un Esprit avec lui, par son Esprit qui inspira ses Prophètes. Parce qu'elle est déjà une communion en Esprit au Christ, à partir des zones d'accueil humaines plus extérieures que sont les sens, l'imagination et l'entendement, la réception du Christ-Parole est l'ouverture nécessaire à la rencontre suprême dans l'Amour, de personne à Personne, au-delà de toute expérience autre que celle d'une foi totale et consentante, par la manducation de sa chair, en Esprit encore.

Mais, même en ce moment sublime et nécessairement bref,

20. Cf. Dom C. CHARLIER, *L'action de grâces de Jésus*, dans *Bible et Vie Chrétienne*, 17 (mai 1957), pp. 86-99, spéc. 91-93.

21. En grec : « anamnèse », nom qui désigne encore une partie essentielle du Canon dans toutes les liturgies; cf. notre *Unde et memores*.

22. Durant les premières décades du christianisme, l'intense émotion provoquée par cette « expérience » du Christ, se libérait au contraire dans les « charismes », qui constituaient comme une quatrième et dernière partie de la réunion (cf. 1 Cor., 12-14). Mais déjà saint Paul avait cherché à endiguer ces manifestations prophétiques, qui se maintinrent surtout, après le milieu du second siècle, en dehors de la grande Église, dans le montanisme et le tertullianisme.

le Mystère ne peut être accompli que par l'efficacité de cette Parole. Par sa nature même, l'exaltation calme et tout intérieure de l'action de grâces finale ne pouvait guère s'accommoder de textes écrits d'avance. Nous avons pourtant gardé pour le second siècle deux ou trois prières spontanées de chefs d'Église, où se perçoit manifestement l'écho de leurs « eucharisties » liturgiques²³. Elles ne sont qu'un tissu d'allusions bibliques; non pas, certes, à la façon du Moyen Age, pour lequel la Bible était devenue surtout un langage, mais par le fond même de la pensée. Dans le transport paisible qui le soulève, l'Euchariste embrasse d'un seul coup d'œil la totalité du message et suit avec extase les étapes admirables de son développement dans le temps, pour en prévoir la consommation. Quel que soit le motif immédiat de sa prière, jamais il ne s'écarte de cette perspective centrale dont le Christ est le sens. En dépit de leur caractère beaucoup plus littéraire, les plus anciennes préfaces consécatoires de la liturgie romaine sont encore nourries de la même sève. Celle de la Consécration des fonts baptismaux durant la Nuit Pascale en est probablement le chef-d'œuvre. Les thèmes bibliques fondamentaux s'y épanouissent à la fois avec aisance et sobriété, tant ils sont fonction d'une théologie qui s'attache encore à l'essence même du message, vibrante de ferveur et de foi. Tout l'Ancien Testament trouve ici sa justification chrétienne par une transposition hardie mais authentique dans la sphère, sans cesse nommée, de l'Esprit-Saint.

En vérité, grâce à ce regard synthétique porté sur l'Écriture avec toute la ferveur d'un amour clarifiant, l'ancienne Église a réussi, sans le savoir et sans effort, simplement parce qu'elle se maintenait sans cesse, dans sa prière, au cœur même de la Révélation, la difficile synthèse entre la Lettre et l'Esprit, que cherche encore si péniblement le Mouvement biblique contemporain. Sans aucun souci de science elle a eu d'instinct le sens de l'Histoire, parce qu'elle croyait de façon vivante à l'Esprit du Christ qui anima le Livre où la Vérité divine s'inscrivit.

II. — OÙ EN SONT LES MOUVEMENTS BIBLIQUE ET LITURGIQUE ?

La question peut être désormais posée, face à ce miroir divin de la première Tradition chrétienne.

Point n'est besoin de s'attarder à mesurer le chemin déjà

23. Ce sont surtout la grande Prière de Clément de Rome (*Lettre aux Corinthiens*, c. 59-61) et la Prière de Polycarpe de Smyrne sur le bûcher (cf. *Martyre de Polycarpe*, éd. CAMELOT, dans *Sources Chrétiennes*, 10, Paris, 1958, p. 263).

parcouru : il suffira aux lecteurs âgés de plus de trente ans de se remémorer leur enfance. Préfaçant la première édition du Missel de Dom G. Lefebvre, le cardinal Charost, alors évêque de Lille, écrivait en 1920 : « Le Missel, qui est le code populaire [de la liturgie], est pour la plupart des fidèles un livre scellé, comme les Saintes Lettres d'où il est extrait. » On ne pouvait mieux dire, en quelques mots, l'excellence de la Bible et de la Liturgie, leurs intimes relations et leur destination éminemment populaire — mais aussi leur navrant abandon. Grâce à Dieu (et grâce aussi à Dom Lefebvre et à ses émules) le Missel est devenu, en une génération, à peu près le seul livre de prière en usage dans le peuple chrétien. Quant à la Bible, en dépit de son retard — les premières éditions rivales du vieux et coûteux Crampon sont de 1950 — elle a atteint des tirage-record, au point d'être désormais un best-seller de l'édition française. A ce bond matériel, a répondu d'ailleurs un immense travail d'information et de formation, tant biblique que liturgique, dans des cercles toujours plus étendus, par la plume et la parole²⁴. Fait remarquable, le mouvement n'est pas tant sorti du clergé que de l'élite laïque. C'est une véritable lame de fond. Il n'est pas de milieu social, ni même de génération, où ne se manifestent, pour ainsi dire spontanément, un intérêt passionné pour la Bible et un ardent désir de participer de plus près à la liturgie. Même les courants spirituels les moins portés par leur origine ou leur orientation à ce « ressourcement » ont compris qu'il n'était plus possible d'ignorer le mouvement, et emboîtent le pas — parfois dans l'espoir à peine voilé de le freiner.

Ces éclatants succès ne doivent pourtant pas dissimuler les ombres. Ce qui reste à faire dépasse de très loin encore les résultats acquis. Même matériellement et quantitativement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de très larges zones de la masse des chrétiens pratiquants n'ont été touchées que très superficiellement, et l'on en est encore à réfuter des préjugés aussi tenaces qu'élémentaires. « On nous change la religion », répètent de bons catholiques très pratiquants, lorsqu'un curé « modernisant » se met en tête de leur retirer le nez du Missel pour les inviter à écouter le lecteur ou à chanter ensemble un Psaume. Quant à la Bible, si désormais sont plus rares ceux qui la déclarent « protestante » ou « à l'Index », légion sont ceux qui avouent, après une heure de lecture, n'y avoir rien compris et qui la referment pour toujours.

²⁴. Cf. le long article *Écriture sainte et Vie spirituelle*, publié sous la direction de X. Léon-Dufour, dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, fasc. XXV, col. 128-278.

A cela rien d'anormal : après plus de quatre siècles de désaffection et d'ignorance croissantes, le retard est tel qu'il faut prévoir de longues années encore d'effort sur tous les plans avant que soient restaurés au plus profond des cœurs, même fervents, la connaissance vivante et familière de la Bible et le sens inné de la participation au Culte eucharistique. Mais à d'autres points de vue le Mouvement — tant biblique que liturgique — peut paraître marquer, ces toutes dernières années, un temps d'arrêt. Il s'agit cette fois des orientations de fond. Sur plusieurs points, un redressement des perspectives paraît nécessaire, et certains obstacles sont à surmonter, à la lumière de la Tradition primitive, si l'on veut éviter qu'un malaise naissant ne s'aggrave et n'encourage une réaction prête à se manifester.

Le premier « obstacle » tient aux origines des deux mouvements : c'est leur caractère *livresque*. Certes, l'un et l'autre sont des manifestations caractéristiques d'un même « climat » de renouvellement spirituel, dont on perçoit les premiers signes dès le début du siècle. Mais au niveau des causes immédiates, leur histoire est pratiquement autonome. Nés d'initiatives individuelles, nullement simultanés et moins encore concertés, leur premier développement s'est fait un peu au gré des circonstances. De part et d'autre, on est allé au plus pressé. Il s'agissait avant tout de remettre les textes entre les mains des fidèles : on édita donc des Missels, et plus tard des Bibles. Certes on s'avisa vite que leurs usagers n'étaient plus en état de les comprendre; ainsi vit le jour une autre littérature. Pour pénétrer ces deux gros livres il fallait désormais des bibliothèques. Pour le Missel, l'adaptation se fit, tournant les difficultés ou les résistances, plutôt qu'elle ne les vainquit. Au lieu de réciter le chapelet ou de dire des prières de dévotion, on prit l'habitude de lire à part soi les mêmes prières que le prêtre. La liturgie redevint une des catégories de la pratique chrétienne, faite de rites établis pour le prêtre, de textes à lire pour le fidèle.

Du moins était-ce l'Église qui proposait ces textes à la messe. Ce n'était pas le cas de la Bible. Pour un catholique, ce fut un saut périlleux que de passer seul et sans guide, des morceaux choisis et bien encadrés du Missel, au texte intégral. Cela le reste d'ailleurs, en dépit de l'effort accompli. Faute d'éducation biblique première, les livres d'initiation les mieux faits laissent souvent le fidèle désarmé devant le Livre. Consulté, le prêtre se dérobe d'ordinaire : « faute de compétence » dit-il; « ses cours du séminaire sont loin, et puis il n'était pas fort en Écriture Sainte; le professeur, lui, était si savant... si ennuyeux! Après tout, ce qui importe, n'est-ce pas le salut des âmes?... »

Chacun, dès lors, s'il persévère, réagit selon son tempérament ou sa formation : les uns, plus intellectuels ou positifs, adoptent la manière studieuse : la Bible n'est-elle pas un livre d'idées et de faits ? Les faits supposent des connaissances historiques, les idées des cadres théologiques : avec du travail et de bons manuels on pense venir à bout des uns et des autres. Bref, on attend surtout de la Bible un complément d'instruction religieuse. Ceux qu'un tel labeur rebute ou qui n'en ont pas les moyens, ceux aussi qui songent avant tout à leur « profit spirituel », essayent les raccourcis subjectifs. On choisit plutôt la ligne édifiante et moralisante lorsqu'on est pressé d'entendre Dieu parler à son âme. Les lecteurs imaginatifs sont souvent friands de sens allégoriques ou mystiques. Le plus grand nombre hésite entre ces diverses voies, essayant tantôt l'une, tantôt l'autre, souvent avec un certain profit, mais sans vraiment déboucher sur les découvertes pressenties.

Ainsi livré à lui-même, faut-il s'étonner que le chrétien cède à *l'individualisme* ? Ce second « obstacle » est d'autant plus délicat à surmonter que la formation religieuse de ce chrétien n'a été que trop souvent naguère orientée dans ce sens. Le catholique moyen du 19^e siècle (dont le 20^e connaît encore quelques descendants) n'avait pratiquement retenu du sens chrétien de la communauté qu'une obéissance disciplinée et totale à l'autorité de l'Église; pour le reste et surtout pour « sa » vie intérieure, il cultivait un individualisme peut-être plus absolu que celui du protestant, car entre le « bon Dieu » et son « âme », rien ne s'interposait consciemment, ni la Parole de Dieu, ni le Saint-Esprit, ni même, bien souvent, le Christ. Tout était affaire de morale, de dévotion et d'observances. Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là. Pourtant, par un apparent paradoxe, le mouvement liturgique n'a eu parfois pour effet que de substituer un individualisme à un autre. On le voit bien lorsqu'il s'agit d'amener une paroisse de bons pratiquants traditionalistes à faire quelques gestes ensemble, à s'exercer à une prière commune, ou tout simplement à se grouper autour de l'autel « face au peuple » au lieu de s'isoler dans des coins « bien recueillis ». On assiste aussitôt à de véritables petites rébellions ! Complètement désorientés parce qu'ils ne peuvent plus suivre chaque prière du prêtre dans « leur » missel, faire en paix « leur » action de grâces, ou communier quand bon leur semble, ces chrétiens-là ne sont pas loin de perdre la foi en même temps que leurs bons sentiments. « Le missel, voilà l'ennemi !... » entend-on dire quelquefois par de jeunes pionniers d'un nouveau communautaire; ils n'ont pas tout à fait tort, s'ils veulent dire par là que la liturgie, ainsi pratiquée, risquerait de trans-

former des textes vivants et faits pour être reçus dans la vie de l'Église, en une nouvelle « Lettre » morte. Tout aussi peu réceptifs d'ailleurs sont ces liturgisants qui hantent encore les monastères pour leurs beaux offices, leur grégorien et les parfums de leur encens. Ces demi-esthètes à la Huysmans étaient naguère sympathiques. Ils comptent parfois aujourd'hui parmi les plus acharnés opposants à tout effort de restauration d'une liturgie simple et vraiment « populaire ».

Contre toute attente, le danger s'est avéré bien moindre dans le Mouvement biblique. Les prophètes n'ont pas manqué pourtant qui dénoncèrent le risque grave de « libre examen », et, partant, de contamination protestante, que comportait inévitablement, à les en croire, toute lecture personnelle de l'Écriture. En fait, si le mouvement biblique a encouragé l'éclosion dans le catholicisme d'un certain esprit œcuménique²⁵, on n'a nulle part signalé jusqu'à présent qu'il ait favorisé de façon sensible des défections. Au contraire, chose curieuse, aussi bien chez les Réformés que chez les Catholiques, il semble que la redécouverte des réalités communautaires et d'un certain sens de la Tradition vivante soit due en grande partie au renouveau biblique. L'étonnant attrait qu'exerce tout particulièrement l'Ancien Testament sur de nombreux chrétiens d'aujourd'hui a certainement joué un rôle dans cette évolution. Alors que naguère encore le courant puritain y cherchait un enseignement de morale individuelle, ces chrétiens verraient plutôt dans cet enseignement une source de difficultés, tant il leur paraît limité. Par contre, l'ampleur du Dessein divin qui s'y déroule dans l'Histoire en faveur du Peuple élu pour déboucher sur des perspectives universelles, rejoint leurs préoccupations d'hommes modernes face au destin d'un monde unifié, et projette sur le fait chrétien un éclairage qui leur paraît à juste titre saisissant.

Il est permis de signaler ensemble les troisième et quatrième « obstacles » tant sont solidaires, en dépit de leur apparence contradictoire : ce sont l'altération du *sens du sacré* et la méconnaissance des lois d'une véritable *incarnation*. Le « sacré » et l'« incarné » sont les deux faces du mystère, au sens biblique et chrétien du mot. Or nous nous sommes habitués depuis quelques siècles à les disjoindre, sinon à les opposer par l'effet d'un subtil et envahissant naturalisme. C'est au nom du sacré qu'hier encore on refusait pratiquement à la masse du peuple chrétien l'accès aux textes mêmes de l'Écriture et de la litur-

25. S. Em. le cardinal BEA le soulignait tout récemment encore dans une interview publié par la *Doc. Cath.*, t. LVIII, 2 avril 1961, n° 1349, col. 450.

gie. Mais c'est au nom de l'incarnation qu'on donnait « l'équivalent assimilable aux gens de notre temps » dans des paraphrases ou des résumés édulcorés. N'entend-on pas dire aujourd'hui encore, même dans la bouche de propagandistes bibliques, que ce qui est inspiré dans la Bible, ce ne sont pas ses mots mais ses idées, non pas le contenant, mais le contenu ? Qu'elle n'est pas Parole de Dieu, mais la contient ? Que son inspiration (erronément confondue avec l'infaillibilité) se prolonge avantageusement dans l'Église ? Notre-Seigneur ne l'entendait pas de cette oreille, lorsqu'il affirmait par serment que « pas un iota, pas un signe ne disparaîtra de la Loi, avant que disparaissent le ciel et la terre²⁶ ».

Même constatation sur le plan liturgique. Ici, au nom du sacré, on s'enferme dans un ritualisme figé, qui évoque la magie. Là, au nom de l'incarnation, on ne voit plus dans le mystère qu'une méthode psychologique ou l'occasion d'états d'âme. Le latin est la seule langue sacrée possible; l'autel « à l'envers » est une innovation dangereuse — en dépit de l'usage immémorial et encore en vigueur des basiliques romaines —; les chasubles à l'italienne, un certain hiératisme dans les attitudes, *Minuit chrétiens* et l'*Ave Maria* de Gounod, bref ce qu'on a toujours fait ou vu faire, est identifié avec la Tradition, et dit « sacré ». Mais les commentaires ininterrompus dans lesquels, au cours des messes dites « communautaires », on noie la lecture précipitée des textes sans laisser au fidèle le temps de souffler, les gestes emphatiques et les attitudes théâtrales, les chants ou les préludes de l'orgue chargés « d'occuper le vide du Canon », les « cérémonies » improvisées qui se déroulent vaille que vaille à un rythme accéléré, les libertés prises avec les rites les plus essentiels dans une conformité mécanique aux rubriques de détail, le goût du solennel, du voyant, et par-dessus tout la recherche de l'effet sentimental, tout cela qui constitue en maints endroits « la Liturgie », est justifié au nom d'une nécessaire adaptation à l'humain.

Tout cela n'est pas non plus sans relations avec un cinquième obstacle, qu'engendre une attitude volontiers *utilitariste*. On lit « sa » Bible, comme on ouvre « son » Missel, soit pour mieux connaître « sa » religion, soit pour nourrir « sa » piété. Le point de vue déterminant reste donc centré sur le « moi », et l'orientation foncièrement christocentrique et théocentrique, tant de la Bible que de la liturgie, n'est qu'insuffisamment perçue, trop peu vécue. L'une et l'autre sont avant tout recherchées comme deux moyens, plus ou moins facultatifs,

26. Cf. *Matth.*, 5, 18.

d'édification personnelle, parmi bien d'autres, au lieu d'être estimées comme les canaux originels et centraux du Mystère du salut aussi bien que de toute vie chrétienne, pour l'Église universelle.

Moins étroitement intéressée, l'attitude d'une grande partie du clergé n'en est peut-être que plus éloignée encore d'une telle estime. Bible et liturgie sont surtout envisagées ici comme des instruments d'action pastorale, longtemps négligés et dont on peut discuter l'efficacité, mais que l'on tient, notamment dans le jeune clergé, pour bien adaptés (un peu comme la télévision, la radio, l'action sociale, etc.) à certaines conditions nouvelles du monde moderne. Il faut le dire franchement : rien ne pourrait compromettre plus gravement les deux mouvements que d'être mis simplement au service d'une nouvelle technique d'évangélisation²⁷. D'abord parce que jamais les fidèles ne recevront en ce domaine les vraies directives et les justes conseils dont ils ont un urgent besoin, tant que leurs prêtres n'auront pas retrouvé la foi — je veux dire une foi vivante, totale et efficace — au Saint-Esprit qui habite le Livre et agit dans la prière de l'Église. Ensuite et surtout parce que Bible et liturgie sont trop compromises avec ce que le pape appelle « la substance de la pensée et de la vie humaine et chrétienne » pour qu'une telle sous-estime n'introduise aussitôt un facteur de naturalisme stérilisant à l'intérieur même de cet effort d'évangélisation.

Sans doute faut-il au moins signaler encore — il y aurait trop à en dire — un sixième et dernier obstacle, constitué par le *rationalisme* inhérent aux tendances profondes de nos civilisations techniques. Car ce sont ces tendances qui nous rendent si malaisé l'accès au monde sapientiel de la Bible. Mais cet obstacle-là n'est pas nouveau : on vient de le voir, l'Église dut y faire face dès ses premiers pas dans le monde gréco-latin, dont le nôtre est issu. Pourrions-nous refuser de tenter à nouveau l'immense et victorieux effort d'alors ?

III. — POUR UNE RÉÉDUCATION BIBLIQUE PAR LA LITURGIE

On pourrait tout aussi bien écrire : « Pour une restauration liturgique par la Bible », tant liturgie et Bible sont corrélatives. C'est à la Bible de donner à la liturgie, non seulement son objet mais encore son conditionnement révélé; c'est à la liturgie d'apporter à la Bible son climat chrétien et son interpréta-

27. Mais une fois restauré leur caractère essentiel, aucun moyen d'évangélisation ne serait aussi efficace.

tion en Esprit. En l'une et l'autre, et en l'une par l'autre, le message se fait acte, aujourd'hui.

Il n'est certes pas question, pour vaincre les obstacles qui viennent d'être signalés, de sous-estimer les moyens déjà mis en œuvre, quoique de manière souvent trop empirique et dispersée, par les liturgistes et les biblistes d'aujourd'hui. Au contraire ces efforts seront à intensifier encore, tant sur le plan de l'initiation doctrinale que sur celui de la formation spirituelle. Ce sera notamment le rôle d'une catéchèse des enfants, mais aussi des adultes, basée entièrement sur l'Écriture, et restaurée dans le cadre pascal du Temporal. Ce sera aussi l'œuvre des cercles bibliques, qui naissent spontanément un peu partout mais qui souvent s'étiolent vite, faute de cadres formés et d'une direction sacerdotale à la fois compétente et fervente. A vrai dire, rien de profond ne sera réalisé aussi longtemps que la formation biblico-liturgique n'aura pas été rétablie à la base de l'enseignement donné dans les œuvres d'éducation chrétienne, réintroduite au cœur même des méthodes spirituelles, et mise en tête du programme des mouvements d'Action catholique. La Bible et la liturgie doivent cesser d'être des « spécialités » facultatives : elles sont le fondement même de la vie et de l'esprit chrétien, et partant, le levier suprême de tout apostolat, le ferment missionnaire par excellence.

Seulement, pour que tout cela soit, se fasse et porte du fruit, une condition essentielle est posée par le témoignage de l'Église primitive : tout cela doit être animé, informé, sacralisé, en un mot divinisé par l'action fécondante de l'Esprit du Christ. Or, nulle part, l'Esprit-Saint n'agit aussi pleinement dans l'Église que lorsque celle-ci entreprend de livrer, avec toute l'efficacité de Sa puissance, la Parole et la chair du Christ, conjointes, à l'assemblée des rachetés. La messe est le « lieu » par excellence où Bible et Eucharistie s'éclairent et s'interfèrent mutuellement, sous l'unique influx vivant du Seigneur.

Il importe donc par-dessus tout ici de retrouver un sens vrai de l'acte sacramentel. Si celui-ci agit bien par sa seule force et sur la seule initiative divine, une fois posé le signe, il ne s'ensuit nullement — on l'oublie trop souvent en pratique — que son opération soit automatique à la manière des rites magiques. Le « signe sensible » est plus qu'un « signe » abstrait qui « signale » la grâce « pneumatique » : il est le « symbole » vivant et plein au sens biblique du mot, de celle-ci, c'est-à-dire sa suggestion et son évocation, destinées par Dieu à agir au niveau de la vie « psychique²⁸ ». Il en résulte que si l'efficacité

28. Selon saint Paul (cf. par ex. 1 *Cor.*, 15, 44-46) — qui ne fait

de la grâce dépasse du tout au tout la prise de conscience humaine qu'en a le croyant, elle n'ex tend pas moins à pénétrer cette conscience, et à l'ouvrir à un pressentiment de son contenu divin, par le truchement du symbole. Sur ce plan donc, il est de la plus grande importance que le signe visible s'épanouisse en symbole rayonnant et pénétrant des réalités invisibles, car de ce rayonnement dépend pour une part l'ouverture vivante de l'homme à l'Esprit-Saint. Plus le signe est signifiant, plus aussi son efficacité divine envahit l'humain.

Ici se situe le rôle immense d'une réforme liturgique conçue dans les perspectives d'un renouveau biblique. Il appartient aux seuls Pères du Concile, réunis dans l'Église « qui préside à l'Amour²⁹ », de déterminer l'opportunité, l'ampleur et la profondeur de cette Réforme, dès maintenant envisagée par le pape. Aussi ne peut-il être question que d'exprimer très modestement quelques vœux que suggèrent les prémisses posées dans les deux premières parties de cet article.

Il peut paraître tout d'abord ardemment souhaitable que la messe retrouve son caractère primitif d'*Assemblée*, à la fois vivante et sacrée. A côté des deux types de messes — solennelles et lues — actuellement reçus, on pourrait concevoir que soit prévue, en un premier temps, la possibilité de rétablir en certaines circonstances une réunion eucharistique plus souple, par exemple le dimanche en faveur de l'élite paroissiale, ou en diverses occasions, pour des groupes de retraitants, d'Action catholique, etc., déjà préparés à accepter un climat véritablement communautaire, sans le souci d'un horaire minuté et dans une disposition d'esprit vraiment contemplative. Le prêtre également pourrait y réapprendre à n'être pas seulement l'« officiant » d'une cérémonie traditionnelle, ou même le « célébrant » d'un acte rituel et officiel, mais à « présider » véritablement une « assemblée » en dirigeant de façon directe et sacrée, saisissante pour elle, la prière, les chants et les lectures, puis en l'associant de manière effective et consciente au Sacrifice. Cela supposerait

que reprendre l'anthropologie tripartite de l'Ancien Testament — le « pneumatique » touche à la racine la plus lucide et la plus libre de la personne, créée pour être informée par l'Esprit du Christ, par opposition avec le « psychique », qui désigne la sphère intermédiaire où s'exercent les diverses facultés conscientes, tant intellectuelles qu'imaginatives et affectives, qui mettent la personne en contact avec le monde sensible, grâce au corps.

29. C'est de cette manière que saint Ignace d'Antioche salue l'Église romaine, dès le début du 2^e siècle, dans sa *Lettre aux Romains*, (*Rom. Inscr.*) affirmant ainsi le caractère « pneumatique » et immanent de l'Unité de l'Église en même temps que sa nécessaire manifestation dans un ordre visible.

évidemment d'importantes simplifications, notamment l'élimination de certains rites secondaires et la suppression de prières tardives à caractère privé, pour que soient remises en valeur les parties essentielles : cela demanderait aussi que soit à nouveau rendu possible un véritable dialogue entre le prêtre et les fidèles, à certains moments tout au moins, par l'usage de la langue vivante et à l'aide, éventuellement, d'une médiation diaconale. Le contact visuel et auditif enfin devrait retrouver toute sa puissance d'action psychologique, grâce à une meilleure disposition de l'autel et du célébrant, face au peuple, par des mouvements ou des gestes accomplis avec ensemble et spontanéité, par le chant en langue vivante des différentes pièces liturgiques et bibliques, sur une mélodie grégorienne ou moderne accessible à tous. Une formule de ce genre permettrait peut-être un rodage vivant, à partir des élites, des réformes envisagées et une acclimatation progressive des fidèles, en vue d'une simplification et d'une rénovation décisive de la liturgie.

Une telle concession supposerait aussi que le cadre juridique de la liturgie soit assoupli en prévoyant notamment la possibilité d'adaptations locales sous le contrôle de l'évêque, ou encore en admettant des additions ou des omissions facultatives, dans des cas prévus. Le principe en a déjà été introduit d'ailleurs par la toute récente mise en ordre des rubriques existantes, et s'il n'en a été fait que des applications très limitées encore, on peut se demander si ce n'est pas pour laisser la porte ouverte à une Réforme d'ensemble dans cette voie³⁰. Celle-ci serait particulièrement féconde car, dûment contrôlé par l'autorité de l'Église, elle réintroduirait dans la liturgie un ferment de vie et y rétablirait une marge de spontanéité à partir de la base, tout en permettant une lutte plus efficace contre les tendances à la sclérose, par l'atrophie des rites essentiels et l'hypertrophie des détails, qui caractérisent toutes les décadences liturgiques. Pour demeurer vivante, c'est-à-dire identique à elle-même en son fond, mais souple et prudente dans ses adaptations nécessaires aux temps, aux lieux et aux divers tempéraments, la liturgie doit redevenir la chose de tous les membres de l'Église, ce qui suppose une certaine connaturalité entre elle et ceux-ci, et la possibilité pour l'esprit d'initiative de se manifester, à l'intérieur de limites nettement déterminées.

Ces deux premiers vœux tendent avant tout à créer les conditions — psychologiques et juridiques — indispensables pour que

30. Par exemple, les lectures 2 à 5 du samedi des Quatre Temps ont été rendues facultatives aux messes privées, et l'organisation de la procession des Rogations est laissée aux soins de l'évêque.

soit possible une rééducation sacrale du peuple chrétien sur le plan biblique, grâce à une restauration de la Bible dans la liturgie, et de la liturgie par la Bible.

Il peut paraître paradoxal de parler d'une telle restauration, lorsqu'on se rappelle qu'encore actuellement la Bible est la source fondamentale des textes liturgiques. Mais, outre le fait que cette constatation est vraie davantage pour l'office divin que pour la messe, il faut bien reconnaître que dans les conditions présentes les textes bibliques utilisés dans la liturgie n'ont qu'une action limitée, même sur le prêtre, et qu'en tout état de cause leur importance a été graduellement réduite au cours des siècles. Il semble même qu'un courant assez fort existe, surtout dans les pays qui n'ont encore été que peu touchés par le Mouvement biblique, pour obtenir du Concile qu'il réduise encore cette importance. N'entend-t-on pas parfois réclamer jusqu'à la suppression de toutes les sections empruntées à l'Ancien Testament ? Il serait vraiment incroyable que de telles pétitions aboutissent, à une époque qui voit renaître, surtout dans l'élite chrétienne laïque, un intérêt tout particulier pour ces Livres inspirés que le Christ nous a prescrit, avec tant d'instance, de « scruter »³¹. Mais pour corriger cette tendance néfaste, consécutive à un long et progressif abandon, il n'est pas d'autre moyen que de restaurer l'équilibre primitif entre les deux parties essentielles de la messe, par un allongement méditatif de la première et une simplification saisissante de la seconde.

Diverses mesures pourraient être envisagées tendant à la fois, sinon à accroître le nombre des lectures et à les allonger, du moins à les varier et à les harmoniser, comme le recommande Jean XXIII, par une confrontation plus fréquente de passages complémentaires de l'Ancien et Nouveau Testament, à les féconder surtout par la prière psalmique, enfin à les éclairer par des monitions préalables ou de très brefs commentaires exhortatifs.

D'une manière générale d'abord, même en s'en tenant au cadre existant, ne serait-il pas possible de multiplier les lectures propres ? Celles-ci reflètent actuellement un état de choses disparu puisqu'elles sont en fait réservées aux seuls jours du Temporal où la liturgie était jadis célébrée. A cet égard le Missel actuel est resté en deçà de ce qui avait cours depuis le haut moyen âge au moins, puisque les lectionnaires manuscrits attestent des épîtres et évangiles propres pour tous les mercredis et vendredis de l'année liturgique. La liturgie étant désormais quotidienne, ne serait-il pas normal d'appliquer le principe antique

31. *Jean*, 5, 39; 10, 35; 13, 18; 17, 12; *Matth.*, 21, 42; 22, 29; 26, 54-56; *Luc*, 4, 21; 24, 27, 32, 45; etc.

qui prévoyait des lectures propres pour chaque messe en organisant un cycle continu pour tous les jours de l'année dans le cadre et l'esprit du Temporal ?

Une occasion merveilleuse serait ainsi fournie de revenir à un autre principe de l'Église ancienne, dont il subsiste des traces au bréviaire et dans les dimanches après la Pentecôte : celui de la *lectio continua*, principe qui peut fort bien s'harmoniser avec l'encadrement dans le Temporal, et même avec une certaine complémentarité de l'Épître et de l'Évangile. Quel enrichissement extraordinaire pourrait être offert de la sorte aux chrétiens fervents par la messe quotidienne, quel contact renouvelé et profond ne pourraient-ils pas y trouver avec la Parole de Dieu, au lieu de l'ennui si vite engendré par les constantes répétitions du Sanctoral ! Celui-ci pourrait d'ailleurs garder ses autres pièces particulières et, évidemment, des lectures propres pour les fêtes les plus importantes.

Toujours dans la même ligne, et sans rien modifier au type actuel de la messe, on pourrait encore concevoir que la répartition des sections bibliques s'échelonnent sur deux ou trois années, ou même selon un cycle décennal — sauf évidemment pour les périodes du Temporal qui touchent de près à la célébration anniversaire du Mystère du Salut. Le Missel deviendrait de la sorte un véritable florilège des plus beaux textes de l'Écriture entière, et on éviterait du même coup la lassitude qu'engendre facilement d'une année à l'autre le retour des mêmes passages en certaines périodes liturgiques, où rien ne l'exige — par exemple durant le Temps après la Pentecôte.

D'autre part, à titre facultatif cette fois, et en vue du troisième type de célébration proposé plus haut, ne serait-il pas possible de restaurer pour chaque messe l'ancienne *lecture* tirée de l'Ancien Testament, qui pourrait être choisie en fonction de l'Épître et de l'Évangile, en conformité avec la méthode si féconde qui a présidé à la composition de nos admirables messes quadragésimales ? Ce retour aux trois lectures ne pourrait-il même être rendu obligatoire en certains cas, par exemple durant l'Avent, en Carême et chaque dimanche ? L'allongement — très relatif — qui en résulterait pourrait être facilement compensé par la suppression, en cette circonstance, de certaines additions plus ou moins récentes, comme les prières au bas de l'autel avant et après la messe, le *Suscipe Sancte Trinitas*, les trois oraisons avant la Communion, les *Domine non sum dignus* et le dernier Évangile.

Pourquoi même, en certains occasions particulières, par exemple durant des Sessions ou au cours de Retraites, en temps de mission, pour des veillées nocturnes, ou en vue de préparer cer-

taines grandes fêtes, l'Ordinaire ne pourrait-il être autorisé à permettre l'élargissement de la « Liturgie de la Parole » en une véritable « veillée biblique », selon le type splendide de la Vigile pascale et des messes du Samedi des Quatre-Temps? Il lui incomberait évidemment d'en contrôler la préparation à la fois sur le plan biblique et sur le plan pastoral.

On pourrait songer à bien d'autres dispositions. Il suffira d'ajouter quelques mots à propos de l'office divin.

On s'est beaucoup préoccupé, et à juste titre, depuis un demi-siècle, de la disparition presque universelle des Vêpres qui n'a été que très faiblement compensée par un certain regain des Complies. Quoiqu'on en parle beaucoup moins, il faudrait insister davantage sur la désaffection quasi-totale du bréviaire chez la grande majorité des prêtres. Même les plus fervents avouent, souvent avec regret, n'en tirer que peu ou point de profit pour leur vie spirituelle. On a accusé la Vulgate d'être responsable de cet état de choses; mais en réalité elle est bien plus proche de l'original que nos meilleures traductions. L'adoption de la langue vulgaire, qui faciliterait certes une reprise, ne suffirait pas à elle seule à dissiper un malaise qui tient à des causes à la fois plus lointaines et plus profondes. La perte du sens biblique et la récitation individuelle ont altéré radicalement la nature d'une prière qui était par essence communautaire et destinée à rythmer de ses temps forts, aux différentes heures du jour, une vie consacrée entièrement à la louange et à la méditation des Écritures. L'Office, dont le Bréviaire n'a gardé que les formules, est essentiellement d'origine et de caractère monastique. Durant près d'un millénaire, le clergé séculier n'a connu, outre les Vigiles à certains jours, que les Laudes et les Vêpres, chantées en commun, avec le concours du peuple. Peut-être leur restauration, sous une forme simple et brève en langue vivante, en lieu et place du bréviaire, aurait-elle l'avantage de faire redécouvrir, tant aux prêtres qu'aux fidèles, les irremplaçables richesses des psaumes en même temps que l'excellence de la prière communautaire — tout en libérant les premiers de ce qui est, hélas! devenu pour la majorité d'entre eux, une charge presque incompatible avec leurs devoirs actuels³².

On pourrait y adjoindre l'obligation de la lecture suivie et entière de l'Écriture, à raison de dix à quinze minutes par jour comme première partie de l'oraison, selon un cycle de deux ou

32. Sur ce problème brûlant et délicat, voyez le beau livre de Dom P. SALMON, *L'Office divin*, Coll. *Lex Orandi*, 27, Paris, Le Cerf, 1959.

trois ans adapté aux temps liturgiques³³; et aussi, pour restaurer l'important contact complémentaire avec les écrits patristiques, une étude hebdomadaire de l'un ou l'autre Père de l'Église, qui ferait l'objet d'échanges fructueux lors des réunions décanales³⁴. Ces dernières, mieux préparées et soutenues par des professeurs de séminaire³⁵, seraient d'ailleurs toutes désignées pour organiser sur le plan local le programme qui serait adopté de rénovation biblique, liturgique et patristique du clergé.

*
* *

Quel que soit l'intérêt qu'on accorde à ces suggestions ou à d'autres, similaires ou non, qui pourraient être faites, elles ne sont pas présentées ici pour elles-mêmes, mais simplement pour illustrer les orientations foncières de la Tradition primitive de l'Église, et pour montrer que celles-ci pourraient être renouvelées sans qu'il en résulte de trop grands bouleversements.

Cette dernière condition est d'autant plus importante que des voix autorisées s'inquiètent déjà de constater qu'à l'annonce du Concile se sont manifestés parfois plus de désirs de changements dans les institutions que de renouvellement en Esprit³⁶. Certes, celui-ci suppose ceux-là, mais ce ne peut être que dans la mesure où, en vertu d'une loi qui caractérise toutes les sociétés humaines, l'institution en vieillissant a eu la tendance croissante à se substituer à la vie. Parce qu'elle n'est pas seulement humaine mais divine, l'Église est assurée de maintenir intactes les bases essentielles de sa constitution et la sève de sa vie dans l'Esprit.

33. Différents schémas ont été proposés pour une répartition pratique des lectures, notamment dans un excellent petit dépliant édité par les Sœurs dominicaines de Flavigny : *Pour lire la sainte Écriture. Plan de lecture pour toute la sainte Écriture sauf les psaumes et les Évangiles*. En dépôt chez l'auteur. Groupe de La Gloire-Dieu, Flavigny-sur-Ozerain, Côte d'Or.

34. La Collection *Sources Chrétiennes* (Paris, Le Cerf) offre désormais un grand choix de textes admirables, parfaitement introduits, traduits et présentés.

35. Si les cours de Séminaire se sont dans l'ensemble grandement améliorés sur le plan technique, ils maintiennent trop souvent encore un divorce pratique entre science et foi, critique et théologie, enseignement doctrinal et vie en Esprit. Surtout, ils n'introduisent que trop rarement à cette nécessaire « conversion » de mentalité et de cœur, dont il a été parlé dans la première partie de cette étude, et qui est pourtant la condition première de toute fréquentation en profondeur des divines Écritures, comme des commentaires patristiques. Quant à l'initiation à la liturgie, elle est bien souvent réduite à l'enseignement abstrait des rubriques.

36. Voyez notamment le remarquable discours prononcé le 30 janvier 1961 par S. Em. le cardinal KOENIG, archevêque de Vienne, et publié par la *Doc. Cath.*, t. LVIII, 2 avril 1961, n° 1349, col. 443-447.

Mais l'équilibre entre l'une et l'autre est nécessairement en perpétuel mouvement du fait de l'adaptation constante aux circonstances que lui imposent les vicissitudes du développement historique du monde qu'elle est chargée d'évangéliser. Il en résulte des oscillations, sujettes, sur le plan visible, aux conditions terrestres.

Jamais peut-être, depuis les origines, l'Église du Christ n'a manifesté autant de vitalité qu'à notre époque. Mais cet extraordinaire regain de vigueur s'opère à l'intérieur d'une institution vénérable et imposante que seize siècles ont contribué à asseoir. Tout autour du vaisseau primitif, élevé au temps des martyrs, la vie intense qui l'habitait s'est répandue peu à peu dans les bas-côtés, y édifiant une couronne de chapelles, construisant des sacristies et faisant surgir tout autour de lui d'innombrables annexes. Peut-être du même coup a-t-elle quelque peu négligé, ces derniers siècles, la nef centrale. Si les textes pontificaux cités au début de cette étude ont été bien interprétés, l'intention du Pape en convoquant le Concile n'est, ni de réparer l'édifice, qui n'a jamais présenté moins de lézardes, ni d'étendre encore ou compliquer ses dépendances, ni même d'en abattre beaucoup, mais de ramener sa vie à l'autel majeur. Plutôt que de nouvelles institutions, un tel objectif suppose un rajeunissement et une simplification des anciennes.

Les mouvements biblique et liturgique semblent avoir été suscités précisément dans ce but par l'Esprit, en vue du Concile. On a parfois exprimé le regret qu'aucune Commission biblique spéciale n'ait été constituée pour sanctionner ce rôle de l'Écriture dans l'œuvre assignée aux futurs Pères de la foi. Mais peut-être eût-ce été encore faire de l'essentiel une spécialité ?

Jean XXIII a convié les évêques du monde entier et les fidèles de l'Église universelle à une sorte de pèlerinage d'Emmaüs. Lors de cette toute première messe célébrée après la Cène par le Christ en personne, c'est « en commençant par Moïse et en parcourant tous les Prophètes, pour leur interpréter dans toutes les Écritures ce qui Le concernait » qu'il a rendu le cœur des disciples « tout brûlant au dedans d'eux », avant d'ouvrir « leurs yeux par la fraction du pain »³⁷. Dans son assistance infailible à son Église, le Seigneur ne cesse de lui assurer cette double forme de sa Présence, « jusqu'à ce qu'il vienne »³⁸.

Marana tha! Viens, Seigneur Jésus³⁹.

Dom C. CHARLIER, O.S.B.

37. *Luc*, 24, 27-45.

38. *I Cor.*, 11, 26.

39. *I Cor.*, 16, 22; cf. *Apoc.*, 22, 20.